

Demain la seule demeure

par Claude Vigée

*A Ery
au seuil de notre jubilé de noces*

Ce chant vit pour nous deux ; dans le fleuve nocturne un seul cri nous emporte.
Avec mon vieux filet
 raccommodé, troué,
fait de mots déchirés,
 de rires et de cris,
j'ai lentement tiré
 un panier lourd de vie
-comme un enfant trouvé –
 hors du Nil de l'oubli.

Demain la seule demeure

La fleur frêle de l'amandier*
rose comme une fiancée,
écloso avant le temps de vivre
dans ce noir hiver d'agonie :
petit souffle d'enfant
qui dort les mains ouvertes
dans la maison trop grande
sous les sombres greniers du ciel.

Avant le moindre nom, la moindre syllabe articulée, vient le souffle sans visage qui les portera toutes sur nos lèvres. Avant les choses précises et innombrables de la terre, la simple lumière silencieuse et noire, ordonnatrice unique de l'espace céleste et joie innée de notre cœur. Le secret enfoui en nous, c'est celui de notre vraie demeure. Elle est vraie justement parce qu'elle ne nous appartient pas en propre. Elle constitue « la chambre forte du don immérité », la résidence scellée mais approchable de l'invisible qui habite secrètement en nous. Avoir confiance revient à cheminer vers ce qui, en nous, est depuis toujours notre lieu premier. Il est ce qui subsiste quand il ne reste rien à désirer pour nous dans ce monde évanescant : la musique d'enfance du futur. L'air intime que je murmure aujourd'hui encore sur terre sera chanté en moi, là-bas dans les ténèbres

de la mort, jusqu'à l'instant inouï et improbable de la surrection finale : ce *nigoun-là**, c'est la petite mélodie sourde de l'Aleph, la psalmodie presque inaudible et sans mots qui soutient en moi l'édifice entier de la parole organique.

Lorsque l'enfant bientôt à naître écarte ses lèvres dans le ventre obscur de sa mère, le cri muet que dessine le rond de sa bouche ouverte situe ce lieu d'origine immémoriale et inaugure cette musique. Si notre vie réussit son cheminement salvateur dans l'intériorité qui est l'unique voie menant vers le futur, la substance opaque de notre nuit mentale se mue en un rayonnement tout proche du regard, qui est d'une dilection incomparable. Alors nous sommes réellement revenus chez nous, dans la joie simple des retrouvailles inespérées. Ce lieu sans lieu, peut-être oserai-je le comparer à la *souccab** verte de la fête automnale des Tabernacles, la cabane de feuillage sans portes exposée à tous les vents du ciel, ouverte le soir aux lueurs des plus lointaines étoiles ? Dans cette maison dansante délivrée comme le corps humain de ses chaînes quotidiennes — le contraire d'une forteresse verrouillée par le vain souci de durer contre les vents et les marées de l'existence —, l'âme comblée jouit d'un moment de satisfaction plénière. Fût-ce le temps d'un éclair, elle rentre dans son foyer d'enfance à venir où luit, comme la rosée du matin, la présence aimante du père.

Que mon œil clos sur soi m'ouvre tes douze portes,
que ma langue fraie un chemin
sur l'échelle du ciel
au corps vivant qui parle
dans la prison d'autrui.

Je me suis parfois demandé comment s'effectue chez moi, dans la profondeur de mon être sensible, le travail de création au moyen de la parole articulée. J'ai observé depuis ma jeunesse que le moment unique de la poésie, l'émergence du temps hors de toutes normes lié au noyau poétique caché dans le langage quotidien, correspond à l'éruption d'un présent absolu dans mon for intérieur. Il est pareil à ces soleils de calcite, cœurs de miel et de feu, qui irradient au tréfonds de la montagne opaque à l'entour de Jérusalem. Un absolu, cependant, au sein du monde relatif et changeant où nous vivons, c'est une ombre sans visage qui nous échappe toujours. Mais par la musique, la poésie, l'activité miraculeuse de l'art, nous nous assurons tout de même quelques échappées vers l'absolu insaisissable. Nous éprouvons des montées, des extases, une percée verticale de la conscience où le travail de la dialectique besogneuse rivée au passage banal des heures semble s'interrompre tout à coup. Tragique et heureux à la fois, un temps d'accomplissement merveilleux paraît se réaliser. Mais ce n'est qu'un instant. L'errance retrouve aussitôt son cours. Cette errance qui, à mes yeux, prend souvent l'aspect du long fleuve obscur et tourmenté du temps à l'œuvre dans une page de prose. Et pourtant, à travers le mouvement chaotique de la perte, l'incertain vagabondage, la course à bout de souffle au fond de l'horizon de notre vie, reviendront tout de même les instants d'extase, les montées, les lumières du poème.

Celui-ci est une apparition fugitive, comme la flamme qui danse sur place, dans l'espace immobile. Soudain le poète, le sculpteur, l'architecte ont réussi à transformer la flamme mouvante et impalpable de l'intériorité humaine en matière terrestre. Dans un même élan, ils ont su imposer un aspect de leur visage le plus intime à ce qui était auparavant pure extériorité inerte.

Le rêve obscur, l'intuition glanée dans le temps se muent en monde, deviennent réalité spatiale, vie connue comme effort, tension vers... Un presque vivre, en somme. Certes, je n'avais pas choisi l'exil, la lutte perpétuelle : ils se sont imposés à moi, ne me laissant que l'alternative de la mort. L'exil n'était donc pas accidentel, mais un moment essentiel, le retour au feu ancien devenait possible seulement à travers lui. Ceux qui l'oublient dans le tourbillon insensé de l'actuel sont anéantis. Comme à travers une épreuve, j'ai passé par cette vacuité de l'âme, cette attente toute orientée vers le présent refusé, afin de réaliser en moi l'équation de la mémoire et de la virilité, de *zékher* et de *zakhar**.

Ce noyau de feu qui m'est intime, et dont l'occultation interminable annule tout le reste dans la sphère du visible, je l'ai découvert dans l'ennui, les peines d'enfantement d'un avenir qui ne se pressait pas d'émerger de mon côté, sur ma rive en déshérence du fleuve du temps. Dans l'esseulement ; dans le désert. Et pourtant, vers trois ou quatre ans, l'arbre de Noël de nos voisins en Alsace : la porte de la chambre magique soudain ouverte, le flamboiement immédiat du buisson ardent !

Dans la mesure où j'ai survécu aux décombres amoncelés autour de moi, puis inventorié ma propre dispersion, Jérusalem s'est édifiée en moi dans la durée, comme le moment fragile du noyau de feu apparaissant. Elle s'est construite ainsi sans architectes ni ingénieurs spécialisés. Sur la côte d'Elath, un jour, j'ai vu rayonner comme une étoile sous-marine la cité vivante des madrépores échafaudée à travers les siècles : un labyrinthe à la fois minéral et organique, bâti en cercles d'alvéoles surpeuplés. L'unité de ces grottes artificielles mais spontanées ne se révèle qu'après coup au regard indiscret. Ainsi se sont faits la plupart de mes livres...

Qu'est donc : *lire un poème* ?
C'est voir danser ma voix
pour entendre tes yeux
chanter avant les mots
dans les lettres muettes.

Le moment où j'écris mon poème, c'est l'heure illuminée où les mots, pour moi, acquièrent cette qualité de présence à la fois rayonnante et substantielle, lucide et ductile grâce à laquelle s'effectue, à travers les douze portes érigées dans le labyrinthe de l'espace, le passage sans nombre du vivant. Alors les mots rendus transparents tendent à se rejoindre dans une figuration faite d'immobilité dansante qui dure pour un temps soudain médusé, un temps arrêté qui monte dans sa propre spirale, en tournoyant sur lui-même. Le poème accompli, réussi, est tout ensemble objet musical, matière sémantique riche de savoir surgissant, et mouvement de transgression perpétuel. Son moment propre, arraché à l'alternance des temps contraires, à l'agonie de la conjonction « et », nous fait d'un seul bond passer toutes les frontières. Bien qu'intensément réels, vécus dans l'immédiat, ces instants ne sont plus tout à fait de notre monde. Nous entraînant au-delà, ils nous échappent. Vers le haut. Et je sais très bien, après l'expérience de toute une vie, que cette explosion

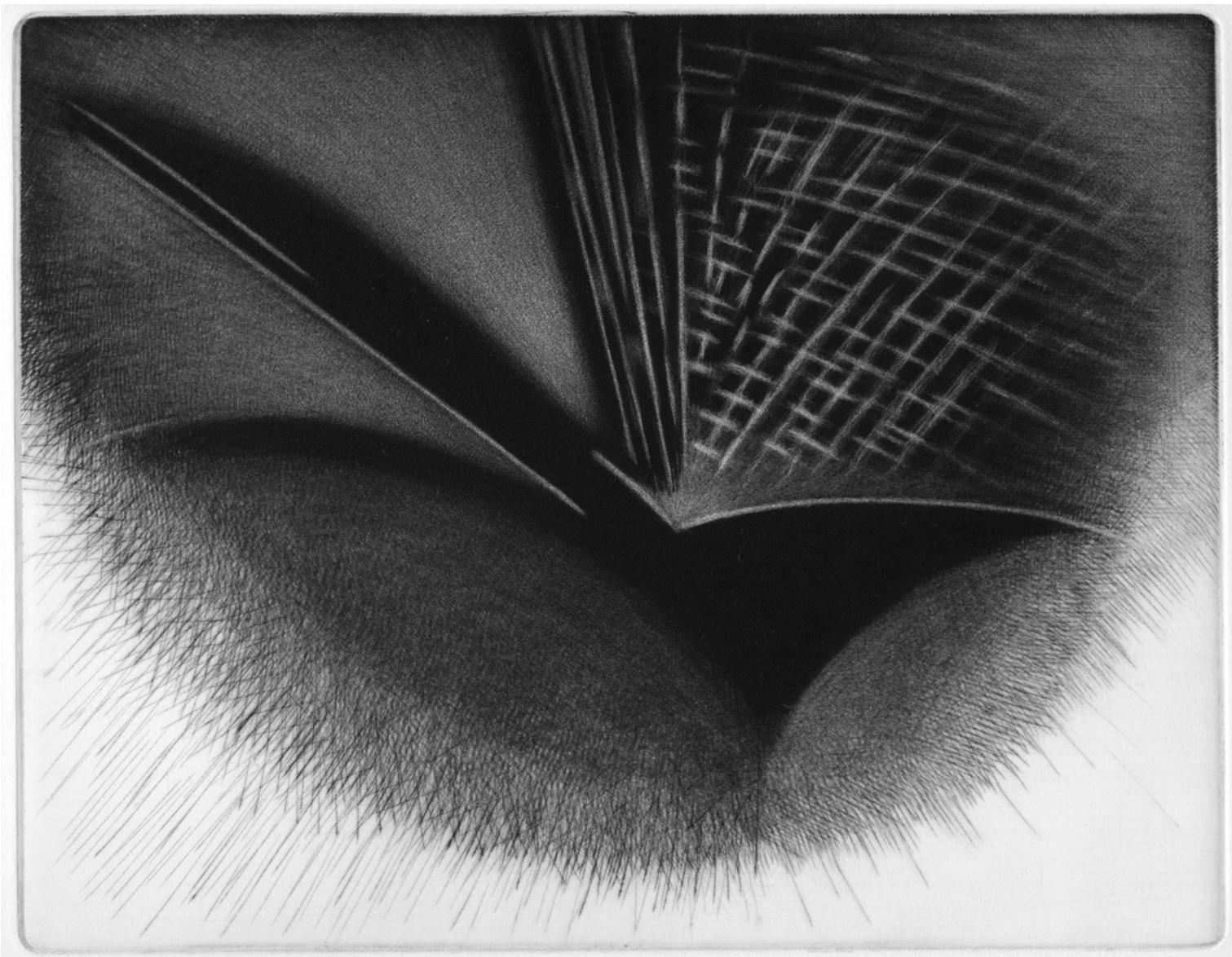
lyrique ne peut s'achever que par le retour au flot lent de la prose quotidienne. Nous sommes voués à la reptation difficile dans le marécage de nos jours, liés à la succession pénible des années privées de toute issue apparente : condamnés à une sorte de forage dans le noir. Ainsi font les ouvriers descendus à moitié nus dans les mines de charbon ou de fer. Ils creusent la roche en profondeur afin d'en extraire peu à peu les masses de métal et de houille patiemment arrachées, strate après strate, au ventre de la terre. Cette contradiction déchirante entre la patience infinie et l'extase fulgurante est le paradoxe de la création poétique, un conflit radical auquel nul écrivain ne peut se soustraire. Il a fait de moi un homme un peu en retrait, auteur d'une œuvre en marge de l'actualité immédiate, un esprit voyageur qui brasse dans sa mémoire plusieurs existences simultanées : l'Alsace, l'Amérique, Jérusalem... Je prête ma voix à un univers complexe, doté d'une variété de formes et de significations. Je ne m'identifie qu'à cette fonction de témoin amoureux du monde, ne m'inféodant à rien, ni à personne d'autre que lui.

Alliances et ruptures, fécondations et solitude, je me reconnais seulement dans ce que je fais en vivant. Avec les autres, ou contre eux. Je n'écris jamais par ouï-dire, mais uniquement par joui-dire, si je peux m'exprimer par un jeu de mots. J'écris en m'efforçant d'accomplir en moi l'être humain dans sa vérité pauvre et nue, qui est notre ultime splendeur. Mais je le fais en toute humilité, car je crains de me bercer d'illusions sur moi-même. Danse de poète, danse pour être dont la trace visible est double. D'un côté le rêve d'une œuvre parfaite, comme une colonne de pierre flamboyante jaillie d'une seule pièce hors du temps ; mais aussi, devant moi, la flamme vive, fragile, mortelle, qui s'abîme aussitôt dans la nuit dont elle avait surgi, – une torche vacillante faite de sang et de braise, charriée sans loi par le fleuve sauvage du devenir qui nous emporte tous vers l'abîme. Le poète aspire toujours à unifier dans sa nature bondissante et multiple ce qui, dans la réalité sévère de la matière comme dans la séquence concrète des mots sur la page écrite, ne se fera jour qu'en alternant, en périssant pour resurgir ailleurs, une autre fois...

L'offrande

Mon panier de houblon
rempli par tant de morts,
tu respirez en lui
l'odeur du temps obscur
portant le rien passé
au cœur du rien futur.

(1996)



Michèle Joffrion, *Solitaire*. Manière noire.

« *Demain la seule demeure* », suivant la dédicace à Evy, est l'avant-propos à l'anthologie des poèmes de Claude Vigée, *Aux portes du labyrinthe*. Paris : Flammarion, 1996, pp. 11-19.

- 16 -

p. 11 *L'amandier* : le mot équivalent dans la Bible, *luẕ*, est aussi le nom d'une ville mystérieuse, qui est séjour d'immortalité. C'est, de plus, le nom de la ville que Jacob nomma *Beth-el*, ou « Maison de Dieu » après avoir vu en rêve monter et descendre les anges sur l'échelle unissant la terre aux cieux (Genèse 28, 19).

p. 12 *Nigoun* : mélodie rituelle, psalmodie hébraïque ancienne.

— *souccah* : tente ou tabernacle, où l'on s'abrite durant la fête dite de Souccoth.

p. 13 *ẕékber* et *ẕakbar* : « La racine tri-consonantique *ZeKbeR*, qui désigne la mémoire en hébreu, est identique à *ZaKaR*, l'être mâle. Le pouvoir mental de perdurer dans l'adversité rejoint ici la dureté de l'érection. Le temps dompte rejoint en moi la puissance virile, en constitue la récompense. »

Claude Vigée, *L'extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982, p. 139. (Réédition Orizons, 2009.)

